

## Chapitre III

*Selon l'humoriste Stephen Leacock*

SELON L'HUMORISTE STEPHEN LEACOCK, toute tentative de criminaliser la consommation de bière est aussi futile et ridicule que vouloir adopter une loi interdisant de manger une salade aux concombres, sous peine d'emprisonnement. C'est ce que lit Eddie dans le *Border Cities Star* et il partage entièrement l'avis de Leacock, mais les autorités locales et provinciales ne veulent rien entendre à ce genre de discours. Du reste, la Sûreté de Ford City vient de saisir pas moins de trente-six caisses de boisson dans un sous-sol qui sert de réserve personnelle à une famille composée... d'un seul individu. La descente s'est effectuée à moins d'un mille du cottage de Marentette. Déjà attentif et minutieux dans ses opérations, Eddie se dit qu'il doit désormais redoubler de vigilance.

En dépit des nombreux patrouilleurs que Fredie réussit à éviter comme la peste lors de ses incursions sur la rivière Détroit, la frontière canado-américaine est décrite comme une véritable passoire. Le *Border Cities Star* parle ironiquement d'un « *Windsor-Detroit Funnel* ». Dufour en sait quelque chose, puisqu'il déverse quantité de liquide doré ou ambré dans cet entonnoir magique. Face aux statistiques effarantes sur le nombre de transactions trans-riveraines, le gouvernement décide d'agir en nommant vingt-quatre agents supplémentaires pour surveiller les allées et venues sur

*Ces chers escrocs*

un cours d'eau devenu rien de moins que le boulevard de la contrebande. Ces repoussoirs, comme certaines prohibitionnistes les appellent, s'installent à leurs postes le 4 août 1920. Du même coup, Fredie doit réviser ses plans d'action.

Une semaine après l'arrivée des nouveaux agents, Eddie revient d'une course profitable à Détroit, comme il en fait maintenant chaque jour. En ouvrant l'enveloppe renfermant son dû, il s'aperçoit que son client a commandé quatre fois plus de bouteilles pour sa prochaine livraison. « Pour fournir une telle quantité d'alcool, il faudrait que je prive presque tous mes autres clients. » Voilà la première réaction du contrebandier. Puis il se ravise. « Rien n'est impossible. Il doit bien y avoir un moyen me permettant de m'approvisionner sur une plus grande échelle. » Eddie en est à ce genre de réflexions lorsqu'il aperçoit un homme s'approchant de la grève. Le bateau n'est pas une embarcation de plaisance et son propriétaire ne s'amuse pas à taquiner la perchaude. Mieux vaut voir de quoi il retourne.

— Une autre belle journée d'été, n'est-ce pas ?

— Je suppose, mais le soleil frappe en sacrement ; je te dis que c'est chaud en maudit sur le lac !

— C'est probablement pour ça qu'y a pas grand monde autour.

— Ouais, mais le soir, c'est comme des fourmis.

— J'ai remarqué ça ; mon cottage est juste à quelques pas d'ici. Est-ce que ça vous tenterait de venir faire un tour pour vous rafraîchir un peu, Monsieur... ?

*Selon l'humoriste Stephen Leacock*

— Fredie, que j'm'appelle. Pis arrête de me dire vous.

— Moi, c'est Eddie.

— J'accepte ton invitation. J'espère au moins que tu as de quoi se mouiller le gosier...

— Pas de problème.

— Allons-y, mon ami.

Ces dernières répliques, lancées avec un clin d'œil, ne sont pas sans donner une lueur d'espoir à Eddie, qui décèle même un brin de sympathie chez ce visiteur inattendu, mais somme toute opportun. Les deux hommes s'installent dans la cuisine, une large pièce bien entretenue et meublée avec goût. Outre quelques chaises et une table en noyer, on y retrouve un magnifique secrétaire sur lequel reposent plusieurs enveloppes et notes, chacune à leur place. La propreté qui règne dans ce petit chalet contraste avec le laisser-aller qui caractérise la demeure de Fredie. Chez lui tout est débraillé, à l'image de son caractère désinvolte. Ordre ou désordre, cela importe peu. Pour le moment, les deux hommes sont certains d'avoir au moins une chose en commun : leur goût pour une bière de qualité.

— C'est pas de la piquette que tu me sers là, Eddie. Ça vient sûrement de Montréal.

— J pense que t'es pas mal bien placé pour le savoir, hein Fredie ?

— On est dans la même business, à ce que je vois.

— Oui, mais pas dans la même ligue.

D'une bière à l'autre, d'une confiance à l'autre, Eddie et Fredie se lient d'amitié et en viennent à mettre

*Ces chers escrocs*

cartes sur table, au milieu des bouteilles vides pour ainsi dire. Le premier est surpris de voir l'envergure des opérations de son nouvel ami et le second est étonné de rencontrer un jeune homme qui partage son goût de l'aventure et qui ne manque pas d'ambition. Eddie se sent bien en compagnie de Freddie ; il a nettement l'impression d'être sur la même longueur d'ondes. Sans qu'il soit nécessaire de signer un pacte ou même de prononcer le mot « contrat », les deux contrebandiers décident de s'entraider. Il est trop tôt pour parler de tandem ou de partenaires égaux, mais rien n'empêche la collaboration. L'important, c'est que l'un et l'autre se chauffent du même bois.

— Oublie les mandats de poste, Eddie. Oublie même les valises ramassées à la sauvette sur le bord de la track. Tout ça, c'est rien que de la p'tite bière. Faut prendre les grands moyens, pis c'est plus facile de le faire à deux. Depuis une couple de semaines, je reçois mes provisions par automobile. Un contact à Montréal, un gars sur la route, pis moi à ce bout-ci. Ça marche bien, mais c'est pas suffisant. Faudrait avoir plus de fournisseurs.

— Est-ce que tu en connais qui sont prêts à jouer notre jeu ? Je veux dire... des gars fiables.

— Inquiète-toi pas, ça se trouve. Le problème, c'est d'aller sur place pour organiser l'affaire. Moi, j'ai pas le temps, mais toi, Eddie, tu m'as l'air du bonhomme qui saurait bien s'y prendre. Je ne me trompe pas, hein ?

— À vrai dire, je ne suis jamais allé à Montréal,

*Selon l'humoriste Stephen Leacock*

mais je suis certain que je me débrouillerais. J'aurais évidemment besoin de tes conseils, Fredie.

— Marché conclu, Eddie.



Les clients de Détroit avaient tous été avisés de l'absence temporaire de leur jeune fournisseur canadien. Une semaine au plus, avait-il précisé, ajoutant du même souffle que l'attente serait bien récompensée. Le voyant hors-circuit, un ancien matelot avait tenté sa chance. Les muscles usés, les jambes flageolantes, il n'avait guère les capacités physiques pour ce genre de métier. On ne passe pas facilement de vieux loup de mer à pirate d'eau-de-vie.

Eddie s'était rendu dans la métropole, à bord du chemin de fer Canadien Pacifique jusqu'à Toronto, avec correspondance à London, puis à bord du Grand Tronc jusqu'à Montréal. À son arrivée il avait rendu visite à un oncle de Fredie, qui acceptait de l'héberger et, surtout, de lui fournir quelques noms utiles. Bien renseigné et muni de ses « lettres de créances », Eddie n'eut aucune difficulté à trouver des hommes de confiance. Tout s'était déroulé comme prévu. Un système simple et sans faille pour les commandes et le transport d'un nombre illimité de caisses avait été habilement monté dans l'espace de quatre jours seulement. Fier de lui, le grand Marentette se promenait dans la gare, le sourire aux lèvres, une valise aux bras. Il s'apprêtait à prendre le train du retour lorsqu'il vit un groupe de jeunes filles, certaines

*Ces chers escrocs*

âgées de 17 ou 18 ans, d'autres à peine sorties de la puberté. Elles le suivirent tout le long du quai menant au convoi 580-9, puis montèrent elles aussi à bord. Rendu à Toronto, le groupe de jeunes Québécoises effectua la même correspondance qu'Eddie, en route vers Windsor. Il chercha à savoir ce qu'elles allaient faire dans sa ville natale, mais n'obtint qu'une vague réponse ponctuée de rires nerveux.

Comme elles ne semblaient pas vouloir engager la conversation, Eddie se contenta de les admirer. Chacune portait un petit chapeau de velours ou de peluche en forme de turban, orné d'une bande de couleur taupe ou fauve. Chacune était vêtue soit d'une robe en crêpe de Chine, soit d'une jupe de popeline à trame de soie. De tous les coloris, le bourgogne semblait le plus répandu. Un seul membre du groupe avait gardé son manteau, un modèle martingale avec poches de fantaisie ; c'était une grande blonde, aguichante, à la forte poitrine et à l'air condescendant. Elle se comportait de manière autoritaire, imposant parfois le silence à ses compagnes, leur parlant parfois à voix basse comme si ses propos tenaient du plus grand secret. Nul doute qu'il s'agissait de la responsable du groupe.

Mais c'est une autre fille, aux cheveux bruns, qui retint davantage l'attention d'Eddie. De sombres prunelles, un nez retroussé, une bouche délicate, un teint opalin, tout s'harmonisait pour donner à ce visage ovale une fraîcheur envoûtante. En prolongeant le regard, ce que le voyageur fit plus d'une fois, on pouvait aussi

*Selon l'humoriste Stephen Leacock*

déceler une certaine candeur ou naïveté. Aux yeux du contrebandier, c'était le portrait de la douceur. Plus suave que toute liqueur. Plus pétillant que tout champagne. Plus enivrant que toute boisson.

Le convoi 535-42 quitta London à l'heure précise et arriva à Windsor avec quelques minutes de retard, le conducteur s'étant arrêté pour le déchargement de quelques malles. Eddie ne put s'empêcher de sourire. Plusieurs s'adonnaient au même jeu, mais tous ne commandaient pas l'atout...

À peine Marentette eut-il le temps de prendre sa propre valise, copieusement garnie, et se diriger vers la sortie que les intrigantes jeunes filles disparaissaient. Elles avaient déguerpi sous la houlette de la grande blonde, véritable matrone plus habituée à diriger une basse-cour qu'un cortège de princesses. Mais qui était cette femme aux manières si brusques ? Pourquoi avait-elle filé à l'anglaise avec son petit groupe ? Et la charmante brunette, portrait de la douceur qui s'envolait aussi vite qu'il était apparu... Il s'envolait, certes, mais ne s'évaporait pas pour autant. Son empreinte demeurait gravée dans la mémoire d'un homme déterminé à en contempler de nouveau l'image.

La nuit de son retour au cottage du lac Sainte-Claire, Édouard fit un rêve. Il entra dans une immense salle de bal remplie de gracieuses danseuses au bras de leurs soupirants. Elles valsaient à ses côtés, sautillaient au son d'une musique endiablée, virevoltaient avec charme, mais l'ignoraient. Puis une porte s'ouvrit, une

*Ces chers escrocs*

trompette retentit et une mince femme au corps fragile s'avança, portée par les révérences qui pleuvaient de tous bords et de tous côtés. C'était la princesse du château où Édouard avait pénétré par magie, par enchantement surtout. Une jeune princesse suivie d'aucun prince, fuyant le regard de ses invités, affichant même un air de tristesse qui assombrissait le décor féerique. Pendant longtemps, le rêveur chercha à capter le regard de la mystérieuse châtelaine. Mais tout s'embrouillait. Puis l'espoir renaissait. Mais tout s'entremêlait de nouveau. Le désir de percer le mystère le tenaillait néanmoins et une force de persévérance le maintenait sur le chemin de sa quête. Quand soudain il sentit enfin le contact établi, ou était-ce une impression, il se réveilla... en sueur.

